

## COMPTE RENDU/BOOK REVIEW

**Gérôme Truc**, *Assumer l'humanité. Hannah Arendt : la responsabilité face à la pluralité* (avec une préface d'Étienne Tassin). Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles, 2008, coll. « Philosophie et société », 152 p. 17 € (978-2-8004-1431-7)

**G**érôme Truc offre avec *Assumer l'humanité* une lecture d'un concept encore peu étudié dans l'œuvre d'Hannah Arendt, celui de la responsabilité. Par là, il vise moins à saisir le mouvement de sa pensée en tant que tel qu'à le prolonger vers ses implications pour la compréhension de l'action et pour l'action elle-même. Il présente ainsi un travail de clarification conceptuelle des notions de responsabilité et de frontière qui va bien au-delà de la seule œuvre d'Arendt.

Chaque chapitre confronte ainsi Arendt à un autre penseur du vingtième siècle afin d'éclairer le thème de la responsabilité, sous-jacent au travail d'Arendt. L'introduction présente la nécessité de penser la responsabilité à partir de la critique par Paul Ricœur des usages de ce concept. C'est de là que vient l'intérêt d'Arendt, qui selon G. Truc arrive à trancher l'équivocité du concept en le pensant à partir de la condition humaine de pluralité, où l'étrangeté de toute autre personne est paradoxale : tous uniques, tous différents de ceux qui sont nés ou qui naîtront, rien ne peut nous distinguer *absolument* de quiconque et nous nous trouvons tous pareils, « c'est-à-dire humains » (p. 16). Liée à la description qu'en fait Arendt en rapport avec la pluralité, la responsabilité est replacée à l'écart de la culpabilité, au sein des conséquences d'une action fragile et imprévisible, qui rejoint toujours les autres à distance de nos intentions.

Se situant au niveau macro-politique où la collectivité affectée par l'action est l'humanité tout entière, le premier chapitre est une étude de la discussion entre Arendt et son ami Karl Jaspers autour d'une supposée responsabilité collective allemande suite à la Seconde Guerre mondiale. Or, pour Arendt, la responsabilité collective ne peut être assumée que par des individus, et passe par le désir de rendre compte de ce que nous faisons et disons. Le totalitarisme rend impossible une telle responsabilité qui est l'assomption de nos actes et par là de *qui* nous sommes, pour nous forcer à une responsabilité partagée au sein de notre communauté d'appartenance où l'obéissance devient action de soutien à l'autorité. La responsabilité devient plutôt l'affaire de chacun parce qu'elle porte sur le

monde commun, en opposition à la communauté sociale d'appartenance. Elle est une responsabilité pour le monde comme horizon d'humanité derrière les communautés particulières et comme ce qui rend possible les rapports entre les êtres humains et ainsi l'action avec eux et ce, en nous permettant d'assumer les conséquences de nos actes et leurs effets sur le monde ainsi que de choisir la communauté dans laquelle nous désirons vivre.

De là, G. Truc passe au niveau micro-politique, celui de l'action dont nous pouvons être responsables. Contre l'heuristique de la peur développée par Hans Jonas dans le cadre de son *Principe responsabilité*, Arendt prend pour point de départ le courage. La responsabilité globale pour le monde et pour la possibilité même de l'humanité peut s'avérer insupportable vu l'imprévisibilité et l'irréversibilité de l'action et ses effets latéraux dans les réseaux d'interdépendance humains. Le courage sera alors d'« assumer l'humanité », d'assumer notre responsabilité face au monde, jusqu'à découvrir les « laissés pour compte » (p. 80) de notre action. En nous tournant vers eux et en ouvrant un dialogue, notre simple interdépendance se transforme en intercompréhension. De là, suggère G. Truc, « l'agent ne peut que constater ce qu'il advient de son action au sein du réseau des relations humaines; il ne peut qu'observer le processus qu'il a enclenché *suivre son cours*, puis assumer le monde qui en *découle*. » (p. 83) Le courage est alors d'accepter que les conséquences de l'action nous échappent; de nous soucier du monde et non de notre seule vie; de nous exposer au monde et aux autres; et de leur répondre en agissant encore. C'est en répondant à cet appel en choisissant l'humanité contre une communauté d'appartenance que nous pouvons nous montrer responsables.

Or, l'étude au niveau méso-politique du troisième chapitre, où l'inspiration arendtienne est enrichie par le pragmatisme de John Dewey, porte sur le repli sur une communauté d'appartenance par le tracé des frontières de l'humanité. Nous trouvons dans ce dernier chapitre l'apport majeur, sociologique, du livre de G. Truc. La responsabilité, suggère-t-il, est « l'«opérateur» de la frontière d'humanité » (p. 102), en ce que sa limite trace une ligne entre ceux qui sont comme nous, et ceux qui seront vus comme étrangers. G. Truc s'arrête sur le processus de sociation comme « association discriminante » (p. 111) et division sociale de la pluralité humaine où des différences infimes choisies arbitrairement permettent de juger la ressemblance interne au groupe, plutôt que de se concentrer sur le fait d'agir ensemble ou d'être affecté par une même action.

De telles frontières sociales, qui ne dépendent que de notre naissance biologique, ne deviennent politiques que par une action par laquelle nous réservons à notre groupe le privilège d'humanité, qui permet d'être pris

en compte dans la délibération et dans l'assomption des conséquences de l'action. L'importation en politique des frontières sociales « doit être dénoncée » (p. 118) pour qu'elles ne se naturalisent pas. Toute frontière est instituée, elle est d'abord un événement, et elle peut être déplacée par une nouvelle action. Assumer davantage de notre responsabilité, entendre l'appel de l'étranger, c'est avant tout désabsolutiser les frontières, c'est agir à nouveau contre le racisme et la xénophobie, contre toute exclusion. Ce faisant, G. Truc propose une solidarité envers les autres, ceux qui se trouvent ailleurs, qui commence par un intérêt de voir si nous sommes pour quelque chose à leur vie et qui pourra aller jusqu'au dialogue et à l'amitié avec les étrangers pour ainsi faire reculer les frontières de l'étrangeté, avec l'horizon d'humanité en vue.

Après cette étude somme toute assez courte, il resterait à revenir plus clairement et exhaustivement sur la signification de ces concepts de solidarité et d'amitié. Par ailleurs, si ce livre fournit un point de départ pour une étude de l'exclusion, nous pouvons nous demander quelles conséquences pratiques et politiques, possiblement radicales, découlent de cette réflexion théorique. Il semble en effet qu'une véritable et originale prise de position sur la justice dans nos sociétés devienne possible à partir de l'idée de frontière, bien qu'elle appartienne sans doute à un travail plus directement politique sans cesse refoulé dans ces pages. L'intérêt premier du livre de G. Truc est sans doute d'ouvrir de la sorte directement, à partir d'une réflexion théorique toujours aussi sociologique, sur une enquête de la vie sociale et politique sur un nouveau mode, et même de l'exiger.

JÉRÔME MELANÇON

UNIVERSITÉ DE L'ALBERTA, CAMPUS AUGUSTANA

Jérôme Melançon enseigne la théorie politique et la politique canadienne et a enseigné la sociologie à l'Université de Regina. Il est l'auteur d'une thèse soutenue en octobre 2008 à l'Université Paris-Diderot, intitulée « Merleau-Ponty et la politique : aux marges de la philosophie ». Il a publié notamment sur Walter Benjamin, Pierre Bourdieu, Claude Lefort et Miguel Abensour. Ses recherches portent sur la phénoménologie de la politique (également chez Arendt et Patočka) ainsi que sur les possibilités politiques émergeant de la situation sociale au Canada.  
[jmelancon@gmail.com](mailto:jmelancon@gmail.com)